

MERCURI (Chiara). *Corona di Cristo, corona di re. La monarchia francese e la corona di spine nel Medioevo*. Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2004, x-246 p. (Centro alti studi in scienze religiose, 2). - 30 €.

Après un premier chapitre introductif sur « les reliques comme objet historique », l'A. brosse à grands traits la « préhistoire d'un culte », entre Jérusalem et Constantinople (chap. 2). Au plus tard, en 350, existait un culte des reliques de la Passion, fêtées le 14 septembre, jour de la dédicace des deux basiliques fondées par Constantin sur les lieux de la mort et de la résurrection du Christ ; à la fin du v^e siècle, la Croix était fêtée en Occident à cette même date. La légende de l'invention des reliques par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, est attestée pour la première fois à la fin du iv^e siècle, dans un sermon prononcé par saint Ambroise à l'occasion de la mort de l'empereur Théodose, mais il semble bien que ce soit dans le but d'assurer au jeune Honorius la succession. Plus que les liens du sang, c'était en effet la piété exceptionnelle de Constantin, manifestée par la découverte, par sa mère Hélène, des reliques de la Passion, qui avait rendu légitime son pouvoir : l'insistance sur Hélène renvoyait sans doute au rôle joué par l'impératrice Galla, mère d'Honorius et seule garante de sa légitimité. On retrouve ensuite la légende de la découverte des reliques dans une lettre de Paulin de Nole à Sulpice Sévère (403) et dans l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin (avant 410), puis chez les historiens byzantins de la seconde moitié du v^e siècle. Quant à la Couronne d'épines, une autre lettre de Paulin de Nole, en 409, la signale à Jérusalem à cette date ; dans le courant du vi^e siècle, plusieurs mentions dans les itinéraires à destination de Jérusalem rapportent le culte qui lui est rendu. En Gaule, Grégoire de Tours évoque lui aussi l'existence de la Vraie croix, preuve à ses yeux de la vérité évangélique ; la reine Radegonde, nouvelle Hélène, en rapporte un fragment déposé dans un monastère fondé pour l'occasion à Poitiers (et dénommé évidemment Sainte-Croix). Au siècle suivant, cependant, les guerres perses (la Vraie croix est prise en 614) puis l'invasion musulmane (occupation de la Palestine en 634) la mettent en péril. Une partie de la Vraie croix est à Constantinople depuis le v^e siècle ; la Couronne d'épines y est adorée au plus tard à la fin du xi^e siècle, sans qu'on sache grand-chose des modalités de son transfert. Quand ils prennent la ville, en 1204, les Latins s'emparent naturellement aussi des reliques, fort nombreuses, déposées au palais impérial. C'est là que l'empereur latin Baudouin de Courtenay les trouvera pour les mettre en gage auprès des Vénitiens.

Aux temps carolingiens, des reliques du Christ circulaient en Occident, et le chapitre 3 étudie les rapports entre le souvenir de Charlemagne et les reliques de la Passion. A Saint-Denis, dans la seconde moitié du xi^e siècle, pour faire honte à Henri I^{er} de sa tiédeur à l'égard de l'abbaye, on composa un *Iter hierosolimitanum Caroli Magni* qui affirmait que Charlemagne possédait une partie de la Couronne d'épines et un clou de la croix : transférées de Jérusalem à Aix-la-Chapelle par Charlemagne, les reliques auraient été ensuite déposées à Saint-Denis par Charles le Chauve. Cette tradition est liée au mythique voyage de Charlemagne à Jérusalem, un thème qui connut un réel écho dans la production littéraire des xii^e et xiii^e siècles ; elle semble avoir disparu après l'arrivée de la Couronne en France en 1239, d'autant plus que la figure de Charlemagne avait été en quelque sorte annexée par les Staufen après que Frédéric Barberousse en a obtenu la canonisation d'un antipape complaisant (1164).

Le chapitre 4 est le cœur du livre. A partir du dossier bien connu de la translation des reliques de la Passion sous Saint Louis, qui construit la Sainte-Chapelle pour les accueillir, l'A. montre comment le prestige de la monarchie capétienne en a été durablement exalté. Dotée de la Couronne d'épines, Paris rivalise avec les autres capitales de la Chrétienté, Jérusalem, Constantinople, Rome. L'*Historia susceptionis Corone spinee* n'a plus grand-chose à nous apprendre (contrairement à ce qu'avance l'A., p. 105-106, le fait que ce texte parle de Gautier Cornut à la troisième personne n'empêche nullement que l'auteur en soit bien ce dernier). En revanche, les offices

composés en l'honneur des reliques, l'un par l'archevêque de Sens, Gautier Cornut, le principal ordonnateur de la translation après le roi, et l'autre par les dominicains, se révèlent très riches et l'A. en tire tout le parti possible, notamment grâce à l'étude directe des manuscrits (BNF, lat. 1028 et 1052 pour l'office de Sens, lat. 1023 pour l'office dominicain). On notera avec intérêt la dimension « nationaliste » de l'office de Sens, exaltant la *Gallia* identifiée à Israël : nouveau peuple élu, les Français ont le privilège d'accueillir les insignes reliques de la Passion. C'est peut-être, en retour, cette exaltation de la monarchie française qui explique la faible diffusion du culte de la Couronne. Les privilèges attachés à la Sainte-Chapelle par les papes, qui ne manquaient pas de rappeler sa dimension œcuménique, n'avaient d'ailleurs rien d'exceptionnel (une indulgence d'un an). La fête commémorant la translation des reliques fut fixée au 11 août mais, si le chapitre des chanoines de la Sainte-Chapelle était le centre du nouveau culte, en dehors de la province de Sens elle ne fut célébrée que par les ordres religieux, bénédictins, cisterciens, dominicains et augustins (et non les franciscains). L'office dominicain est, à l'image de l'ordre, plus intellectuel ; il se caractérise selon l'A. par « una logica rigorosamente sillogistica, la densità della riflessione dottrinale, le numerose citazioni scritturistiche » (p. 135) ; et aussi par une mise en accusation assez poussée des Juifs, que l'A. relie à l'affaire du « brûlement du Talmud », contemporaine de la translation des reliques et dans laquelle les dominicains jouèrent un grand rôle. En insistant sur la Passion et non, comme dans l'office de Sens, sur la translation des reliques en France, l'office dominicain mettait les Juifs dans une position délicate. On notera le fait que Saint Louis semble avoir délibérément privilégié les dominicains, en leur donnant une place particulière dans la fête de la Couronne d'épines, au détriment des franciscains qui, peut-être comme compensation, se virent attribuer la célébration des autres reliques venues de Constantinople (p. 123-124).

Le chapitre 5 est une étude bienvenue, enrichie d'un dossier iconographique précieux (p. 167-179 et 212-213) de la représentation de la Couronne d'épines, qui fut à l'origine d'un nouveau modèle iconographique, le Christ en croix coiffé de la Couronne d'épines (qui ne s'imposa toutefois qu'aux ^{xiv} et ^{xv} s.). Le chapitre 6 est une réflexion conclusive sur les rapports entre sacralité et pouvoir vus à travers l'exemple de la Couronne d'épines. L'identification de la couronne des rois de France avec celle du Christ fut une arme supplémentaire fournie à la propagande royale, déjà dotée du sacre et du toucher des écrouelles.

De manière générale, on saura gré à Chiara Mercuri de cette étude souvent passionnante des rapports entre les rois de France et la Couronne d'épines. Certes, c'est avant tout la haute figure de Saint Louis qui en est au cœur, et on peut regretter que ses successeurs soient expédiés en quelques lignes (p. 209-211), car, moins connus, ils auraient pu donner lieu à des développements intéressants. On appréciera cependant l'exploitation du dossier relatif à Charlemagne et aux premiers Capétiens, d'autant plus que l'A. a sagement résisté à la tentation d'établir entre les deux cultes (à Saint-Denis d'abord puis à la Sainte Chapelle) un lien de toute évidence artificiel ; malheureusement, le choix du terme « préhistoire », pour caractériser cette première époque, n'est peut-être pas le mieux choisi – la transition entre les chapitres 3 et 4 est de ce fait rendue quelque peu abrupte, mais y avait-il moyen de procéder autrement (à moins, comme nous l'avons dit plus haut, de rééquilibrer l'étude en considérant également les successeurs de Saint Louis) ? Peut-être aurait-il fallu s'attacher moins à certains aspects déjà bien connus ou secondaires (la relique comme objet historique, l'histoire des reliques de la Passion avant leur arrivée en France), qui sont parfois longuement traités (et de seconde main), pour se consacrer au véritable apport de l'étude (les chap. 4 et 5). Mis à part ces défauts de construction, la seule réelle critique qu'on puisse adresser à l'A. concerne sa maîtrise de la bibliographie, particulièrement française. Passons sur les nombreuses coquilles et fautes de frappe concernant les citations de textes en français. En revanche, la bibliographie présente quelques béances regrettables. A titre d'exemples, on ne trouve ni le livre de Jean Richard sur Saint Louis, pendant indispensable de celui de J. Le Goff, ni l'étude de Robert-Henri

Bautier sur les sacres et couronnements des rois de France, ni encore le livre récent de Robert Morrissey, *L'empereur à la barbe fleurie. Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France*. Quant au maître-livre de Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, il est cité (d'ailleurs inexactement), mais l'A. n'y recourt peut-être pas suffisamment. Ces critiques sont cependant de peu de poids en comparaison de l'intérêt que représente cet ouvrage bien informé qui s'impose comme une étude incontournable, non seulement du culte de la Couronne d'épines, mais également de la propagande royale et de son rôle dans l'élaboration du sentiment national français au siècle de Saint Louis.

Xavier HÉLARY

Alcuin de York à Tours. Écriture, pouvoir et réseaux dans l'Europe du haut Moyen Age, sous la dir. de Philippe DEPREUX et Bruno JUDIC (= *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, t. 111/3). Rennes, Presses universitaires de Rennes / Tours, université de Tours, 2004, 507 p., fig., cartes. - 26 €.

Le colloque consacré à Alcuin, qui s'est tenu du 4 au 6 mars 2004 à Tours, a débouché sur une publication d'ampleur, autant par le nombre des communications (vingt-neuf) que par la variété des thèmes abordés et l'aspect international du groupe de chercheurs convoqué pour le douzième centenaire de la mort d'Alcuin. Ce beau livre ne se résume pas en effet à un énième réexamen du rôle joué par le chef de l'École palatine dans la « Renaissance carolingienne », comme le montrent les titres des cinq parties qui forment le volume : « Environnement et cadre de vie », « L'abbaye de Saint-Martin et son gouvernement », « Alcuin et les enjeux de l'écriture », « Exégèse biblique et réflexion sur le pouvoir », « Les réseaux d'Alcuin et la formation d'une culture européenne ». On trouvera en annexe la traduction par Christiane Veyrard-Cosme de la lettre 136 d'Alcuin à Charlemagne, à laquelle se réfèrent plusieurs auteurs du recueil en raison des liens qu'elle met en évidence entre méditations sur les Écritures et réflexion sur le pouvoir. La bibliographie générale de trente-sept pages n'est pas centrée sur Alcuin lui-même mais sur l'ensemble des points abordés par les communications. Mis à part deux articles publiés en allemand, l'ensemble des textes est en français. Chaque article est suivi d'un résumé en français et d'un autre en anglais. Le fait que Philippe Depreux et Bruno Judic, éditeurs du volume, aient réussi à publier les actes de ce colloque dans l'année même où il fut tenu n'en est que plus remarquable.

Deux grands colloques Alcuin s'étaient déjà tenus : en 1998 à York et en 2004 à Saint-Gall. Les organisateurs du colloque de Tours se sont donc attachés en particulier à la période tourangelle de la vie d'Alcuin, remplaçant l'activité de celui-ci dans le cadre administratif, juridique, politique et économique de l'abbaye de Saint-Martin. Dans cette perspective sont présentées indépendamment de la figure même d'Alcuin les exploitations rurales de Touraine, au regard des exceptionnels documents administratifs conservés pour le très haut Moyen Age, la topographie religieuse, funéraire et l'occupation des sols dans la région, grâce aux recherches archéologiques dont on connaît l'importance à l'université de Tours, les liens entretenus par l'abbaye de Saint-Martin avec les chancelleries carolingiennes, et le corpus musical martinien. Si Alcuin vécut auprès de Charlemagne de 782 à 796, il passa la dernière partie de sa vie à Tours. Il souffrit alors d'une relative marginalisation vis-à-vis des pouvoirs dirigeants. Son activité abbatiale ne mérite pas d'être négligée pour autant, même si les traces de son administration de Saint-Martin et des cinq autres abbayes dont il eut la charge sont toujours indirectes. Bien sûr, son action est visible surtout au travers du dynamisme du scriptorium tourangeau à son époque. Dans le domaine de la diplomatie, la période correspondant à l'abbatiate d'Alcuin correspond également à un moment de dynamisme particulier. L'examen de la tradition manuscrite des « Formules de Tours » permet à ce sujet de tirer des conclusions bien plus variées que la glose